Extrait 4

Parler de régionalisation en Amazonie, c’est, avant tout, en dire les difficultés. C’est examiner ce qui interdit sur la plus grande partie de ce territoire des « régions géographiques » au sens fort du terme, et ce qui n’autorise que l’identification d’aires spatiales faiblement différenciées et évanescentes dans le temps. C’est, en fait, l’extrême rareté, d’une part des « régions-masses », qu’elles soient homogènes ou articulées autour d’une authentique armature urbaine, d’autre part du phénomène de front pionnier qui donne à la géographie régionale un contenu si original au Brésil, puisqu’il s’agit d’identifier un espace, non par sa masse interne, mais par les caractères de son moule.

La plus importante des raisons qui entrave la régionalisation de l’Amazonie est bien évidemment le manque d’hommes. Les 2 600 000 habitants de cet espace, confondu ici avec la région Nord telle qu’elle est limitée par le Conseil National de Géographie, n’assurent qu’une occupation infime de 0,7 habitants par km2 en 1960. De cette anémie d’homme qui fait de l’Amazonie la terre la moins peuplée des Tropiques humides, M. Pierre Gourou a bien montré que les conditions naturelles ne pouvaient être tenues responsables, mais qu’elle résultait des conséquences démographiques fâcheuses de la colonisation portugaise, et du système de la cueillette sur un peuplement pré-colonial déjà insignifiant.

Dans ce faisceau explicatif, nous ne voudrions revenir brièvement que sur le fait suivant : l’Amazonie fut, jusqu’à ces dernières années, un immense « isolat géographique ». Nous voulons dire qu’elle est entourée de « frontières mortes », qui n’exercent pratiquement aucune animation périphérique. Imaginons les plaines centrales de l’Amérique du Nord sans la progression de la « frontière » au sens nord-américain. Du côté nord, rien ne vient. Les savanes du Haut-Rio Branco constituent des « bouts du monde », ouvertes du côté du Venezuela et de la Guyane par un médiocre trafic clandestin de bétail, reliées au reste de l’Amazonie par une route inutilisable une partie de l’année, se raccordant à un fleuve qui n’est navigable que saisonnièrement. Du côté ouest, les frontières bolivienne et péruvienne furent longtemps hostiles. Pour s’en préserver, le gouvernement brésilien a pratiqué une politique de couverture par une colonisation militaire et par l’ouverture de certaines routes. Du côté sud, un immense « no man’s land » sépare l’Amazonie du « Brésil utile ». Cet éloignement explique les relations prolongées avec Lisbonne, et le refus de rompre les liens coloniaux avec le Portugal, les guerres régionales intrestines qui ont absorbé l’énergie amazonienne de 1820 à 1840…

A cette anémie quantitative s’ajoutent des traits d’organisation économique et sociale qui concourent à faire de l’Amazonien un nomade. Cette absence d’attache terrienne ou ce déracinement induisent ce sentiment de nostalgie, « saudade », latent chez tout cabocle amazonien. Déraciné est ce *nordestino* quoi pousse le front pionnier autour de la route Belem-Brasilia, tout comme ce seringueiro du Haut-Purus, de même origine, qui exprime ce regret : « Il fait trop humide ici ». Du déracinement au nomadisme, le pas est vite franchi. L’Amazonien est nomade parce que, le plus souvent, c’est un homme du fleuve, un « fluviatile » beaucoup plus qu’un forestier (1968, Introduction).